

Assemblée de St. Edouard, COMTE DE HUNTINGDON.

Dans notre feuille du 28 mars nous fîmes brièvement mention d'une assemblée tenue à St. Edouard, le 20 du même mois, sous les auspices de Monsr. J. B. E. Dorion, directeur-gérant du journal l'AVENIR. Depuis cette époque, les journaux se sont beaucoup occupés des procédés de cette réunion. Le Rév. M. Chiniquy y ayant pris part, sur la demande qui lui fut faite, a été l'objet de longues discussions et d'attaques acrimonieuses de la part des journaux dont il combattit la thèse en cette circonstance. Nous n'avons pas voulu intervenir dans ce chaud débat. Aujourd'hui, étant prié de le faire, nous reproduisons ci-après la partie du rapport de l'assemblée susmentionnée qui concerne plus spécialement l'ecclésiastique dont nous venons de parler. C'est un document historique dont nos lecteurs ont droit d'attendre la publication de notre part. Nous l'empruntons à la *Minerve* du 3 courant.

M. Chiniquy sollicité, à plusieurs reprises, par un grand nombre de plus respectables voteurs de l'assemblée à s'y rendre pour en suivre les procédés et satisfaire le désir que le peuple manifestait de l'entendre sur ces questions, se laissa gagner. Il arriva pendant que M. Dorion disait que le clergé repoussait l'annexion uniquement dans la peur de perdre sa dîme.

M. Chiniquy s'avance et l'interrompt alors avec indignation : "Je proteste contre cette insinuation lancée contre le clergé, et si cette respectable assemblée veut me le permettre, je suis prêt à lui prouver que M. Dorion trompe le peuple et calomnie le prêtre catholique. Je suis prêt à sacrifier les intérêts de son pays pour quelques minots de grains de plus ou de moins dans ses greniers."

Ces paroles furent suivies d'un tonnerre d'applaudissements, toute la multitude cria : oui, oui, M. Chiniquy, — Parlez, parlez.

M. Chiniquy. — La parole est à M. Dorion, je préférerais que ce Monsieur continuât son discours, je ne demandais que la permission de le résumer lorsqu'il aura fini.

M. Dorion. — Parlez, M. Chiniquy, nous sommes tous contents de vous entendre sur cette question et je vous cède volontiers la parole.

M. Barthe, du milieu de la foule. — Vous n'êtes qu'un blagueur, M. Chiniquy; vous n'avez travaillé qu'à tromper le peuple, pour accrocher £500. M. Barthe voulait continuer, mais l'assemblée toute entière, saisie d'une juste indignation, lui impose silence.

M. Chiniquy. — Mes bons amis, la manière dont vous avez accueilli les paroles de M. Barthe, me fait connaître que vous appréciez ce M. à sa juste valeur, et m'exempte de lui répondre. — Voilà longtemps qu'on vous répète que le clergé est opposé à l'annexion dans la peur de perdre sa dîme. Ceci est une lâche calomnie et cette calomnie prouve la faiblesse des arguments de MM. les annexionnistes. Quand il faut mentir pour soutenir une cause, c'est qu'on trouve soi-même cette cause bien mauvaise.

Voici la pensée du clergé au sujet de la dîme et cette pensée, j'en suis certain, est partagée par tout ce qu'il y a d'hommes d'honneur dans cette respectable assemblée. Le prêtre catholique se dévoue tout entier au salut et à l'instruction de son peuple. Pour être plus en état de porter remède à toutes les misères de ses frères, et n'avoir rien qui l'arrête le jour ni la nuit, dans le calme comme dans

la tempête, dans les heures où Dieu bénit la terre comme dans celle où son ange exterminateur passe et sème la mort, le prêtre fait les plus grands sacrifices qu'il soit donné à l'homme de faire. Après cela, le prêtre a droit de s'attendre que le peuple auquel il consacre sa vie toute entière lui donne le pain dont il a besoin. Voilà, mes bons amis, ce que vous comprenez. Voilà ce que vous avez appris de vos pères, voilà ce que vous faites. Ce n'est pas un fardeau, c'est un plaisir, c'est un bonheur pour vous de partager votre pain avec celui que Dieu a mis au milieu de vous pour vous montrer par ses paroles et ses exemples le chemin du ciel. Jusqu'à présent, lorsque vous avez eu beaucoup, vous avez donné beaucoup; lorsque vous avez eu peu, vous n'avez donné que peu; lorsque vous n'aviez rien, vous ne donniez rien à votre curé. En un mot, vous êtes venus tous les printemps payer la dîme à votre curé, et vous vous en êtes retournés contents, et heureux, chez vous.

Aujourd'hui, voici que des Messieurs de la ville, qui n'ont jamais donné un sol pour soutenir leur religion, et pour de bonnes raisons, viennent vous orier que la dîme est un fardeau qui vous écrase et qu'il faut changer au plutôt ce mode de soutenir votre curé.

Mes bons amis, si la dîme vous pesait trop sur les épaules, il me semble que vous aviez assez d'intelligence pour vous en apercevoir vous-mêmes, et que vous n'aviez nul besoin du conseil de Messieurs les avocats pour vous le faire connaître. La dîme est une affaire entre vous bons curés et vous. Et je ne conçois pas ce que ces Messieurs de la ville ont à régler à ce sujet.

Du moment que vous trouvez que la dîme vous fatigue et que d'une manière convenable, vous proposerez à votre saint évêque et à vos curés un moyen plus facile de soutenir vos prêtres, vous pouvez vous présenter sans crainte; vous n'avez pas besoin de faire passer votre parole par la bouche d'un avocat; vous pouvez parler vous-mêmes avec confiance. Vous serez écoutés et tout de suite exaucés.

Je ne suis point chargé de parler au nom du clergé à ce sujet, mais je connais parfaitement son opinion sur cette question. Un grand nombre, le plus grand nombre, de vos pasteurs, sont prêts à accepter tout autre moyen honnête d'existence que vous leur proposerez. Ils ne tiennent pas à leurs dîmes avec la honte qu'on leur prête. Et ceux-là vous trompent qui viennent vous dire que l'unique raison qui a le clergé de repousser l'annexion, est la peur de perdre sa dîme. D'ailleurs, où a-t-on pris que le clergé repousse l'annexion?

Mais ceux qui tiennent ce langage de mépris contre le prêtre en 1851 ne font que suivre la marche tracée par les misérables qui vous ont trompés et cruellement sacrifiés en 1837. Alors, comme aujourd'hui, certains petits hommes des villes voulaient se grandir en montant sur vos épaules, et comme ils n'auraient jamais pu vous tromper si vous eussiez cru et respecté vos prêtres, ils ont commencé, comme ils commencent aujourd'hui, par calomnier vos prêtres, afin de vous faire perdre l'estime et la confiance que vous avez toujours eues pour eux, et cela afin de mieux vous exploiter.

Ceux qui vous disent que le prêtre catholique en Canada, a peur de l'annexion, à cause de ses dîmes, montrent autant d'ignorance que de malice; car, s'ils connaissent un peu mieux ce qui se passe aux États-Unis, à ce sujet, ils sauraient que le prêtre aux États-Unis reçoit trois et quatre piastres, lorsque le prêtre en Canada n'en reçoit qu'une, et que, par

conséquent, si nous prêtres nous aimions l'argent, nous devrions soupirer après l'annexion. Mais, encore une fois, je ne sais pas où l'on prend que le clergé est opposé au non à l'annexion. Le clergé ne s'est jamais prononcé, à ma connaissance, sur cette question.

Quant à moi, mon opinion est bien déterminée, et bien connue au sujet de l'annexion; mais j'ai, comme prêtre, et comme citoyen, des motifs plus puissants et plus élevés que ceux qui ont été si gratuitement donnés par M. Dorion, pour penser et dire que le projet d'annexion dont on vient de vous parler est absurde dans ses moyens actuels, et serait fatal dans ses conséquences.

Aussi, je proteste avec toute l'énergie dont je suis capable, contre la proposition de M. Dorion, qui tendait à faire croire au pays, que cette assemblée veut l'annexion. Il y a trois ou quatre voix qui l'ont demandé, mais elles ont été sans effet, et M. le président est dans une grande illusion, s'il pense que le monde silence qui a régné (à l'exception de trois ou quatre cris) lorsque la motion d'annexion a été proposée, signifie que tous sont du même avis à ce sujet. "Je suis convaincu que l'immense majorité de cette assemblée est opposée à l'annexion!" Et cette proposition fut accueillie par des tonnerres d'applaudissements. "Oui, oui, criait la multitude : Nous repoussons l'annexion, nous n'y voulons pas. Restons Canadiens."

Il va sans dire que les quelques annexionnistes qu'on avait détachés, à grande peine, dans les coins les plus ténébreux du vaste comté de H... criaient de leur côté à tue-tête : "Nous voulons l'annexion, nous voulons l'annexion!" mais leurs demandes étaient étouffées, et perdues, à peu près comme le croassement d'une pauvre grenouille au pied de la chute de Niagara.

Le silence s'étant un peu rétabli, M. Dorion demanda la parole pour prouver au peuple que l'annexion était un remède à tous les maux; il parla des vastes terres qui sont encore incultes, et en townships inhabités, et qui seraient bientôt peuplés si nous avions l'annexion. Il montra le nombre si grand de nos jeunes gens qui émigrent aujourd'hui vers les États-Unis et qui demeureraient au pays, après l'annexion. Il s'étendit au long sur tous les griefs vrais et imaginaires que nous avions contre le gouvernement et qui ne seraient pressés qu'après l'annexion. Son discours dura près d'une demi-heure, ne fut presque pas écouté, et très-peu interrompu par la foule qui criait : "c'est assez", "Vous nous ennuyez", "Laissez parler M. Chiniquy." Ce dernier Monsieur faisait tout ce qu'il pouvait pour les inviter à écouter avec attention, il pria le peuple de prendre patience, l'assurant qu'il ne faudrait pas plus de cinq minutes pour débiter cet échafaudage d'arguments puériles.

M. Dorion ayant enfin cessé de parler, M. Chiniquy dit que ce n'était qu'à la pressante sollicitation de cette respectable assemblée qu'il se hasardait à paraître pour la première fois sur un *hustling* et à donner sa manière de voir comme citoyen. Il avait pris des notes du discours de M. Dorion, pendant que ce Monsieur parlait, et rien ne lui fut plus facile que de résumer de la manière la plus victorieuse et la plus claire les semblants d'arguments des annexionnistes. Il démontra que les townships ne pourraient pas se prendre plus vite et avec plus de facilité avec l'annexion, qu'aujourd'hui que le gouvernement y fait percer partout des chemins et donner les terres au plus bas prix. Que si les Américains nous étaient annexés, ils établiraient nos

townships, mais ce serait pour leurs propres enfants, à leur profit et au grand détriment de la race franco-canadienne.

Quant à l'émigration que M. Dorion déplorait, M. Chiniquy n'était pas moins allié que lui de voir tant de jeunes gens quitter le Canada pour aller sur une terre étrangère; mais il montra qu'après l'annexion, rien ne pourrait arrêter cette émigration, qu'elle se ferait sur une bien plus grande échelle et que pour un jeune homme qui nous quitte aujourd'hui, nous en verrions dix s'en aller chercher fort une aux États-Unis, après l'annexion. Que ces jeunes gens seraient ici bientôt remplacés par les Américains que la richesse de nos terres ne manqueraient pas de tenter et d'attirer; et que bientôt, les Canadiens se verraient noyés, perdus dans cette nouvelle population avec laquelle ils sont incapables de lutter d'ici à longtemps.

Ce que vous dit qu'on ne voulait l'annexion que par des moyens pacifiques, c'est une ruse indigne dont on se sert pour vous tromper. Ceux qui vous parlent ainsi, savent bien que jamais l'Angleterre ne cédera le Canada, sans se battre à mort. Quel est celui d'entre vous qui consentirait à se laisser ôter sa main droite sans faire tous les efforts possibles pour la conserver? Eh bien, les colonies et surtout les deux Canadas, sont les bras droits de l'Angleterre. Sans ces colonies, l'Angleterre n'est plus rien. Elles les conservera donc aussi longtemps qu'elle pourra. On vous dit que l'Angleterre sera bien obligée de nous émanciper, lorsque tout le pays en entier sera un pour demander son émancipation. Il faudrait pour cela nous faire croire que 150,000 hommes vont faire peur à 25 millions, ce qui est plus que ridicule.

Souvenez-vous qu'en 37, on vous assurait d'abord qu'il n'y aurait pas de luttes, ni de combats. Ensuite on vous promit une facile victoire. On vous assurait que les Américains allaient vous venir en aide et que vous repousseriez facilement les troupes anglaises. Qu'en a-t-il été de ces promesses perfides et mensongères. En vous a conduit sur le champ de bataille; et pendant que les balles envenimées venaient frapper vos poitrines, la plupart de ceux qui vous avaient si souvent en essés pour mieux vous tromper, prenaient lâchement la fuite et se mettaient à l'abri du danger. Vos campagnes pillées, vos plus beaux villages incendiés, le sang le plus pur de vos frères inutilement versé; voilà comment vous avez payé la confiance que vous aviez mise dans ceux dont les premières paroles étaient : Défiliez-vous de vos prêtres, le prêtre ne doit pas se mêler dans la politique." L'homme dont la politique est honnête n'a jamais peur du prêtre. Et ceux-là vous prouvent d'avance que leur politique n'est pas bonne, n'est pas chrétienne, qui ont tant de peur du prêtre. Aujourd'hui on vous parle d'annexion obtenue par des moyens pacifiques; lorsque ces moyens pacifiques seront épuisés, on criera comme on a déjà fait, à l'injustice, à la tyrannie, on vous égraira, on vous armera de nouveau. Et il faudra encore que votre sang coule à grands flots, pour obtenir une annexion que vous n'aurez jamais, ou dont les résultats seront bien différents de ce que l'on vous promet, si jamais vous l'obteniez.

Mais, ajoute M. Chiniquy, l'annexion! c'est une affaire morte, et si elle n'est pas morte tout-à-fait, il faut qu'elle meure bientôt; et savez-vous ce qui va la tuer, c'est un habitant? et comment va-t-il la tuer? D'une seule parole; la voici :

"Il n'y a que peu de temps, quelques pauvres avocats sans causes, ne sachant comment

attirer l'attention sur eux, s'avisèrent de courir les campagnes au nord du fleuve, pour y prêcher l'annexion. Ils avaient rassemblé de nombreux cultivateurs à la porte d'une église, et s'évertuaient à leur montrer les bienfaits inestimables de l'annexion." Voyez-vous, disaient-ils, Messieurs les habitants, tous ces Anglais, ces Ecossais, qui nous arrivent tous les ans, pour nous dévorer. Notre gouvernement corrompu n'a de favoris que pour eux; ils ont toutes les places, ils ont tous les honneurs et ils ne cherchent qu'à nous détruire pour s'emparer de nos belles campagnes. Annexons-nous aux Américains, et tout ira à merveille, et nous ne serons plus les esclaves de personne."

À ce moment un brave habitant, interrompant l'orateur : "Monsieur, lui dit-il, quand nous serons annexés avec les Américains, pourrions-nous empêcher les Anglais et les Ecossais de venir de l'Europe en Canada, et aurons-nous la permission de jeter à la rivière tous ceux qui sont déjà rendus? M. l'avocat, un peu interdit de cette singulière question, répond : "Non, mon ami, nous ne pourrions jamais faire ce que vous me demandez là." Eh bien! répond l'habitant, restons comme nous sommes : "Point d'annexion; car j'aime mieux être mordu par un chien que par deux. Aujourd'hui vous dites que les Anglais nous dévorent et veulent se débarrasser de nous autres; ils auront joliment de la misère, s'ils sont tous seuls. Mais rien ne leur sera plus facile lorsque les Yankees viendront leur donner la main. Car il n'y a aucun doute que ces bons Messieurs anglais et américains s'entendront à merveille pour se débarrasser de nous partout où ils nous trouveront sur leur chemin."

Il est impossible de dire l'impression de ces paroles sur la foule. Les cris mille fois répétés : "Il vaut mieux être mordu par un chien que par deux : Point d'annexion, point d'annexion!" retentissent partout. Aussitôt que le calme fut fait, M. Chiniquy reprenant la parole : Mes bons amis, je ne viens pas ici vous imposer mes idées. Si vous voulez de l'annexion, demandez-la, je suivrai mon peuple partout, même s'il se jetait dans un précipice. Mais ce que je ne veux pas, c'est que l'on publie que vous êtes pour l'annexion quand il est bien visible que vous êtes contre, et qu'on fasse ainsi au loin l'opinion publique.

Puisque vous êtes contre l'annexion, montrez-la à ces Messieurs, en marchant vers la gauche. Aussitôt toute cette masse de peuple se précipita sur la gauche des orateurs. Les uns font 50 pas, les autres 40, d'autres 20 d'autres 10. Environ 50 personnes au plus marchèrent sur la droite.

M. Chiniquy dit alors qu'il était attendu à deux heures, par la paroisse St. Isidore, et qu'il ne pouvait rester plus longtemps, puisqu'il était déjà 5 heures. Que d'ailleurs sa présence était inutile, que la question était décidée; il salua l'assemblée et monta à l'instant dans la voiture qui l'attendait depuis midi.

Ce fut alors que Messieurs les annexionnistes conformes au premier article de foi des républicains rouges, "tenez et mentez," après quelques légères observations, terminèrent l'assemblée en disant que la majorité était pour eux. Ils se fondent pour cela sur ce qu'une partie de l'assemblée se trouvait en face d'eux et non à leur gauche à la clôture, ils feignent d'ignorer que toutes ces personnes qui débordaient de plus de 100 pieds sur la droite, en avaient fait 20 à 40 vers la gauche en signe d'opposition à l'annexion. Mais qu'ils reviennent à St. Edouard, s'ils

FEUILLETON.

LE MONTAGNARD

OU LES DEUX REPUBLIQUES.

1793.—1848.

(Pensée parlie, 1793.)

(Suite.)

Gracchus avait à peine fait quelques pas dans la rue qu'il releva sur ses oreilles le collet de sa carmagnole. C'est étrange, dit-il entre ses dents; j'ai froid ce soir; c'est mauvais signe.

Et il bâta le pas.

Il était temps qu'ils se séparassent, car Gracchus avait à peine fait vingt pas, qu'une patrouille de gardes civiques apparut au détour de la rue.

Qui vive? Cria-t-on.

Président de la section de la fraternité, répondit fièrement Gracchus qui avait repris un grand complet son allure républicaine, un instant interrompue par les épanchements de l'amitié.

Tu as ta carte? répliqua l'officier en s'approchant de Gracchus.

Certainement, citoyen; un bon patriote ne marche jamais sans cela.

L'officier, après avoir minutieusement examiné la carte, dit confidentiellement à Gracchus :

Sais-tu la nouvelle? Il paraît qu'il y avait un grand complot contre la vie de Robespierre, St. Just et Danton... et ils auraient été odieusement massacrés ce soir aux cordeliers, si l'allure énergique des vrais patriotes n'avait effrayé les assassins.

Dupuis profita de l'obscurité pour hausser les épaules avec un profond dédain; puis il reprit :

Ce que je puis te dire, citoyen, c'est que le grand Robespierre est sain et sauf, et que la république une et indivisible se porte pour le quart d'heure aussi bien que toi et moi. Salut et fraternité, il se fait tard, je rentre me coucher.

Le citoyen Gracchus, en effet, rentra en toute hâte.

À peine la citoyenne son épouse lui eut-elle ouvert la porte, qu'il se laissa tomber sur un siège avec un épuisement qui tenait de la frayeur et de l'émotion.

Qu'y a-t-il donc, mon Dieu?... dit la citoyenne Gracchus, en restant debout devant lui : Femme, prépare cette nuit notre cachette; mets y tous les livres de notre bibliothèque, du papier, des plumes, de l'encre, quelques bouteilles de bon vin; regarde si les ressorts ne sont pas rouillés, ou plutôt donne-moi la lumière, je les examinerai moi-même; je m'y connais mieux que toi.

Qu'est-il donc arrivé ?

Il est arrivé que ce pauvre Saverny va venir demain au soir.

Le!... le!... fit la citoyenne avec effroi.

Parbleu où veux-tu qu'il aille? Chez Robespierre, peut-être, ou chez Danton.

Mais si on le découvre!...

Si on le découvre!... sa tête y passera, la mienne aussi. Ça ne sera pas agréable, je ne dis pas; mais en temps de révolution on n'a pas des amis pour son plaisir.

Et tu n'as pas peur? interrompit la femme qui tremblait de tous ses membres.

Je suis las d'avoir peur, s'écria Gracchus en jetant son chapeau avec une véhémence qui était bien loin de ses habitudes; je suis las de toujours trembler du matin au soir, comme un mouton sous la main du boucher. Qu'on me coupe le cou et que ça finisse!... Je suis las, à la fin, de crier : Vive la république! quand je voudrais la voir à terre dans la boue, pour lui marcher dessus et l'écraser de mon talon!...

Gracchus!... mon ami... ne parle pas si haut; tu sais que nous avons de méchants voisins.

Qu'est-ce que ça me fait? continua Gracchus sur le même ton, en ôtant sa carmagnole et en la jetant à terre avec non moins de véhémence qu'il avait fait de son chapeau... Je te le répète, je suis las de ce jeu ignoble que je joue tous les jours à ma section... Ils m'appellent leur président. Leur président!... vois-tu, je voudrais les étrangler tous... Ce sont des coquins, des brigands, des voleurs!... Oh!... j'ai la fièvre!... j'ai la fièvre!... Tu ne sais

donc pas que leur donne la main à tous?... Donne-moi de l'eau que je me lave les mains! Il s'était arrêté devant la cheminée :

Allons, bon! qu'est-ce que je vois là? dans la cheminée?

Eh bien! il y a des cendres.

Parbleu, je vois bien les cendres, je ne suis pas aveugle; mais sur la plaque, est-ce qu'il n'y a pas des fleurs de Lys?

Ce sont des étoiles.

Des étoiles! des fleurs de Lys! tout cela se ressemble. Et tu sais que la loi ordonne sous peine de mort de détruire tous les signes de la royauté... Quel esclandre aux cordeliers! ils sont capables de mettre Paris à feu et à sang pour se venger... les lâches!... Ils étaient tous blancs comme des linges... Ah! comme ils avaient peur! je les lais! je les méprise! Je voudrais qu'ils fussent tous enfermés dans des cages de fer comme des bêtes féroces... avec quelle joie je leur cracherais au visage... Oh! oui, j'ai la fièvre! mon sang brûle! j'étouffe ici!...

Et Gracchus se rejeta en arrière dans le vieux fauteuil sur lequel il venait de s'asseoir tout en parlant. Ses joues étaient empourprées et ses dents claquaient entr'elles à se briser... Pauvre homme! il y avait bien longtemps qu'il n'en avait d'autant. Mme Dupuis avait été prendre à la fontaine un verre d'eau fraîche, et en même temps qu'elle lui présentait le verre à boire, elle lui frottait le front et les tempes avec un mouchoir imbibé de vinaigre, car Gracchus étouffait.

Tiens, Gracchus, bois ce verre d'eau fraîche, il te fera du bien.

Appelle-moi Dupuis!... non, appelle-moi Gracchus! Au fait appelle-moi comme tu voudras. Et le brave homme avala d'un trait son verre d'eau :

Quelle heure est-il?

Dix heures passées... Viens manger un morceau et tu te coucheras après, le souper est servi.

Gracchus était retombé dans sa rêverie.

Pauvre Saverny! murmura-t-il, il aimait le roi... lui!... il aimait la reine!... pauvre femme, elle l'ont assez insultée avant de l'assassiner!... Robespierre me fait l'effet d'un chacal! Est-ce qu'on ne lui couperait pas le cou, aussi, à lui?... comme je ritais ce jour-là!

Il se leva et se mit à table.

Quand il eut fini de souper, il se coucha; mais il rêva cordeliers, Robespierre, Girondins, échafaud, c'est-à-dire boue et sang.

Pendant ce temps une étrange scène se passait dans un autre coin de Paris.

Baptistin, après avoir expressément recommandé à Crépeux de ne pas quitter Mlle. et de bien veiller sur elle jusqu'à son retour, avait mis sur ses épaules une veste de housseur, sur sa tête le bonnet rouge jacobin orné de la cocarde patriotique, et poussé par son inquiétude, il rôdait de droite et de gauche; car il craignait pour son maître quelque mauvaise rencontre ou quelques-unes de ces imprudences énergiques qui pouvaient mettre sa vie en danger.

Il marchait au hasard suivant son inspira-